

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Louis Lefebvre, Marie-Claude Gagnon, Nicole Houde

André Brochu

Number 120, Winter 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37167ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

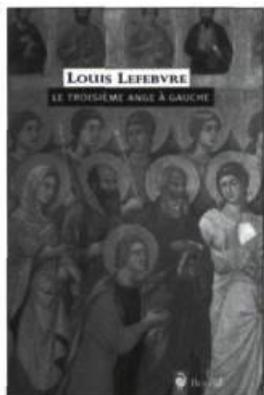
Brochu, A. (2005). Review of [Louis Lefebvre, Marie-Claude Gagnon, Nicole Houde]. *Lettres québécoises*, (120), 19–20.

Louis Lefebvre, *Le troisième ange à gauche*, Montréal, Boréal, 2005, 268 p., 22,95 \$.

Un ange qui détonne

Dans la célèbre fresque de la cathédrale de Sienne, la *Maestà* (ou *Vierge en majesté*) de Duccio, un ange « détonnait sur le côté gauche du tableau, avec sa peau foncée, son regard perdu ailleurs et son expression triste » (p. 36). Emblème pour un roman québécois...

L'action se passe en Italie, au début des années quatre-vingt. Le terrorisme des Brigades rouges et des néofascistes y sévit et Jean-François, un Québécois, généticien de profession, qui a quitté abruptement un congrès sitôt après avoir livré sa communication, se trouve presque dans les parages d'une bombe meurtrière. Peu lui importe, il se lance à la recherche de Franca qui fut l'amoureuse de feu son père, désireux de recueillir auprès d'elle des renseignements sur l'homme qu'il a si peu ou si mal connu. Quand il retrouvera la piste de cette Franca depuis longtemps atteinte de sclérose en plaques, il sera trop tard, elle aura mis fin à ses jours. Inopinément, Jean-François, qui résistait aux désirs de maternité de sa femme, décide d'être père à son tour. Tel est le propos principal du beau roman de Louis Lefebvre, *Le troisième ange à gauche*.



UN AUTEUR VOUS REGARDE

Mais il y a d'autres intrigues, par exemple la rencontre de Jean-François et de la séduisante Nathalie, elle aussi Québécoise, qui veut se séparer de son ami Sébastien, un psychotique, et qui, ne trouvant pas l'entente rêvée avec Jean-François, oblique vers un bel Anglais fortuné.

Les personnages que commandent les intrigues sont tournés d'un même côté, regardant vers un avenir indécidable, sauf un des personnages, comme dans le retable de la *Maestà* à Sienne, le fameux « troisième ange à gauche » qui, lui, regarde tout droit le spectateur et semble lui dire : « Seuls nous deux sommes réels. Pense, et contemple en souriant ceux qui courent vainement après la vérité. » Cette figure anonyme, c'est l'auteur.

On trouve beaucoup de plaisir à suivre les personnages dans une Toscane de rêve, électrisée par une touche stendhalienne et picaresque. Un climat d'intelligence se superpose constamment à celui, plein d'attraits, de l'Italie du Nord. La satire politique, philosophique, les morceaux de bravoure abondent. Les principaux personnages sont présentés de façon quelque peu cursive, mais avec suffisamment de précision pour qu'un certain mystère personnel s'en dégage et suscite l'intérêt du lecteur.

TOUTES LES QUALITÉS MOINS UNE

Il n'y a pas que l'intelligence, il y a aussi la culture sous toutes ses formes, du reste apprêtée sans cuistrerie. On y trouve même la culture scientifique, puisque Jean-



François est généticien (tout comme l'auteur est éthologiste, c'est-à-dire spécialiste des comportements animaux).

Elle confère beaucoup de résonance à l'autre culture, la « vraie » – musique, beaux-arts, littérature, architecture... Le roman est, dans tous les coins, complexe et substantiel.

Il n'en reste pas moins, pour l'essentiel, un roman d'aventures¹. Malgré la matière à savourer et à penser qu'il nous sert à profusion, malgré ce petit coin de mystère dont je parlais plus haut, il lui manque sans doute une profondeur proprement humaine – comme si les êtres se trouvaient, sous le regard omniscient de l'auteur, dans la même distance que les animaux sous celui de l'éthologiste... Une page, admirable et révélatrice, nous fait voir une cérémonie sur la place publique du point de vue même du cheval qui y est honoré (p. 211). Les hommes sont de bien curieux bipèdes en vérité!

Roman captivant par tant de côtés, il nous laisse tout de même, par son refus de l'émotion, un peu sur notre faim. On dirait Stendhal, moins l'âme grandiose de Julien ou de Fabrice.

1. Chose rare dans notre littérature, surtout l'actuelle. Jacques Allard classe dans la même catégorie les deux premiers romans de l'auteur, *Le collier d'Hurricane* et *Guanabani* (voir *Le roman mauve*, Montréal, Québec Amérique, 1997, p. 48).



LOUIS LEFEBVRE

Marie-Claude Gagnon, *Rushes*, Montréal, Hurtubise HMH, 2005, 176 p., 19,95\$.

Du beau style et puis rien

« *Rushes* » ici a deux sens : les sprints de la coureuse et les épreuves d'un film, sorte d'excédent ou de déchet. Une histoire ficelle tant bien que mal ces deux motifs.

La voici : une coureuse anonyme tombe par hasard sur un cinéaste bien réel, Patrice Leconte, qui met aux ordures les rushes de son dernier film. À partir de ceux-ci, elle fabrique le récit, fait de bribes, que nous allons lire.

On peut dire qu'il y a trois versions de *Rushes* : le communiqué, rédigé avec clarté – j'en ai tiré le résumé ci-dessus ; la quatrième de couverture, plus allusive ; et le roman lui-même... énigmatique. Comment le lot de segments qui le composent, immobiles histoires de monades, se rattachent-il à ce qui l'introduit ?

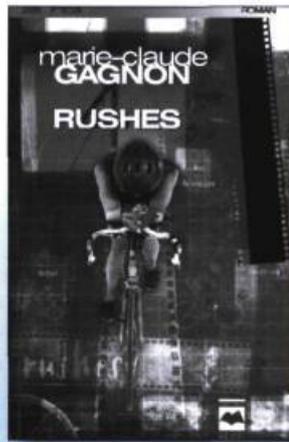


MARIE-CLAUDE GAGNON

NAÏTRE SANS NAÏTRE

L'auteure manie l'écriture avec aisance, et même brio. Mais c'est sur le plan narratif que les choses se gâtent. Tout y est d'une grande gratuité.

Une sorte de mythe sous-tend le discours qui nous accueille. La narratrice du prologue est née/elle n'est pas née; elle est dedans/elle est dehors. Les autres personnages — les siens? ceux de Leconte? — sont des fantoches sans réalité, par exemple Fabien qui est architecte puis se recycle en clochard, qui est mort et qui raconte sa vie. Sa femme, il la met à la porte gentiment et elle est ravie, simplement pour le beau style. La fille s'appelle Joséphine et elle baise avec Cécile Drolet, une championne cycliste, amatrice de rushes et de mots rares. Et puis quoi?



LE LECTEUR EXCLU

Le récit se développe au gré d'une inspiration désinvolte. Tout s'écrit au *je* et impose le mirage d'une souveraine subjectivité. Les personnages, interchangeables malgré leurs caractéristiques extérieures, chantent à l'unisson le même refrain sur la vie qui est la mort et la mort qui est la vie.

Dans cette fête narcissique, le grand exclu est le lecteur, qui comprend mal qu'on puisse faire une telle dépense de mots pour dire si peu, raconter une histoire si dépourvue de consistance. Cela rappelle peut-être les romans astucieux, bourrés de clins d'œil à soi-même, qu'on griffonne à quinze ans et qui ont pour principal mérite d'avoir été écrits une fois pour toutes, sans récurrence possible.

Souhaitons que l'auteure ait jeté sa gourme. Elle sait écrire, mais, ici, ne sait pas quoi écrire au juste. L'inspiration, la vraie, se trouvait sans doute dans un précédent roman, qui fut remarqué par un jury².

2. Marie-Claude Gagnon, *Je ne sais pas vivre*, Hull, Vents d'Ouest, 2001. Prix Jovette-Bernier.

Nicole Houde, *La fiancée de God*, Lachine, Pleine lune, 2005, 144 p., 20,95 \$.

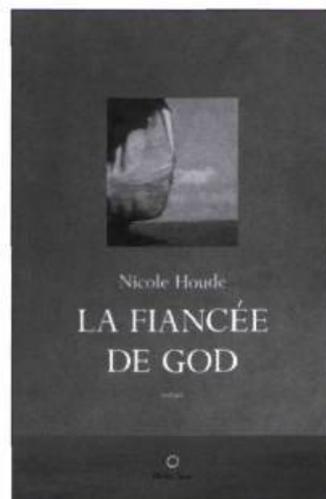
La vie et ses crevasses

Même après la chute du mur de Berlin, il est permis de penser qu'il y eut des révolutionnaires sincères et généreux, infiniment plus lucides que ces bonnes gens à qui le système profite.

Martine, le personnage central et la narratrice de *La fiancée de God*, s'impose comme une figure crédible de femme engagée sur le plan social. Venue de Montréal, elle fonde, dans une petite communauté acadienne de la baie des Chaleurs, un comptoir alimentaire qui mobilise quelques personnes du village. C'est l'époque de la montée de l'indépendantisme au Québec. Le FLQ, la poésie de Gaston Miron, la crise d'Octobre et la Loi des mesures de guerre servent d'arrière-plan politique et culturel aux actions de Martine.

LA SOIF ET LE DÉSIR

Mais il y a autre chose, qui fait de la jeune femme un véritable personnage de roman, doté d'une grande complexité. Malgré son altruisme, elle est hantée par son passé, par la mort accidentelle de sa jeune sœur écrasée par une voiture, et par le suicide de ses parents. Il en résulte une « crevasse » — l'image revient souvent — impossible à combler, une soif insatiable d'existence qui se manifeste très concrètement, à la fois par une conduite d'alcoolique et par un désir amoureux aux conséquences désastreuses. Elle quitte son mari pour vivre plus entièrement sa passion pour



Paul, un pêcheur du village, homme d'une grande beauté, mais d'un caractère indécis. On a rarement lu, dans notre roman, des accents de fièvre charnelle d'une vérité et d'une intensité comparables.

Notons d'ailleurs que le style du roman, en accord avec les sentiments exprimés, est souvent bouleversant de nouveauté vraie. On est aux antipodes de la langue de bois généralement associée à certaines idéologies populistes, mais aussi du verbiage baroque de tant de fictions postmodernes.

LA VENGEANCE DES BONNES GENS

Par ses menées personnelles, Martine attire sur elle la fureur d'une bonne partie des villageois, même si certains d'entre eux lui restent fidèles. Une agression barbare commise par les beaux-frères de Paul la laisse presque mourante. Heureusement, God, qui voit en elle sa fiancée, survient à temps et fait venir du secours.

« La fiancée de God » : l'expression allie bien la dimension caricaturale que les villageois bornés ont associée à l'« étrange », venue de Montréal pour tout chambarder, en qui ils voient une dévergondée doublée d'une révolutionnaire, et la stature intime de femme compatissante, capable d'un amour qui touche à



l'infini, même si celui-ci ne saurait s'incarner dans un Dieu quelconque. Du Dieu chrétien, on ne trouve que les contrefaçons très humaines tel ce pauvre demeuré qui en porte le nom anglais (sans doute le diminutif de Godefroy).

Malgré le Prix du Gouverneur général du Conseil des Arts du Canada pour *Les oiseaux de Saint-John Perse* (1995), Nicole Houde n'est guère connue du public, même lettré, et c'est grand dommage. On rencontre rarement autant de substance, c'est-à-dire d'authentique engagement, alliée à une écriture aussi foncièrement originale.